

## Partie 4 - Les années folles, la crise et la seconde guerre mondiale

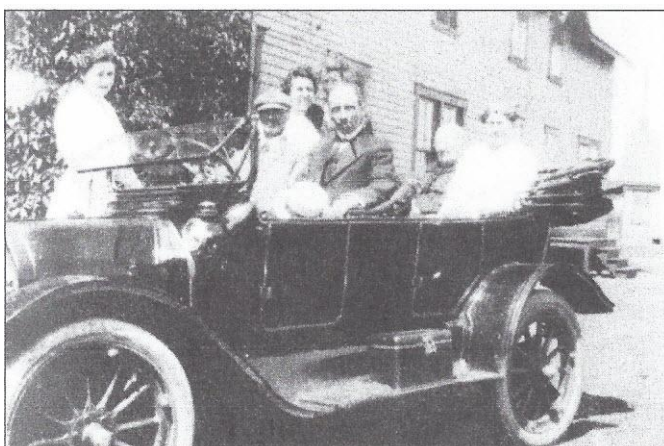
### Chronique n° 24

Le jour de la Fête-Dieu, le 22 juin 1919, se produit, à Manseau, le premier accident mortel impliquant une automobile et le train. Ce jour-là, entre 14 et 15 h, devant des témoins horrifiés, l'automobile conduite par Georges Taillon est heurtée par un train, à la traverse à niveau de la rue Saint-Georges. Prennent place dans la voiture, l'épouse de M. Taillon, Emma St-Arnault, l'abbé Jules Richard, sa servante Marie Marois, originaire de Saint-Louis-de-Blandford tout comme lui ainsi que l'épouse du docteur Malchelosse, Aurore Fournier.

Le compte-rendu qui suit est basé sur les souvenirs d'Hélène Savoie, qui devait être baptisée à l'église de Manseau en cet après-midi fatidique du 22 juin 1919. Elle sera, bien involontairement, au coeur de ce drame.

Le parrain et grand-père d'Hélène, Alcide Savoie, se trouvait en voyage à l'extérieur de Manseau ce jour-là. Il devait rentrer par le train à temps pour la cérémonie du baptême, prévue en après-midi. À la suite d'un déraillement, la circulation ferroviaire a été interrompue aux environs de Saint-Léonard et le train transportant Alcide Savoie, retardé. Ce dernier, constatant qu'il ne pourra arriver à temps pour la cérémonie, avise la gare de Manseau, par télégramme, de son retard.

Georges Taillon, qui travaille pour l'Intercolonial et se trouve en poste à la gare de Manseau, reçoit le télégramme d'Alcide Savoie. Il fait monter son épouse dans sa voiture pour aller, ensemble, informer l'abbé Jules Richard de la situation. Au presbytère, il offre à l'abbé Richard et sa servante de



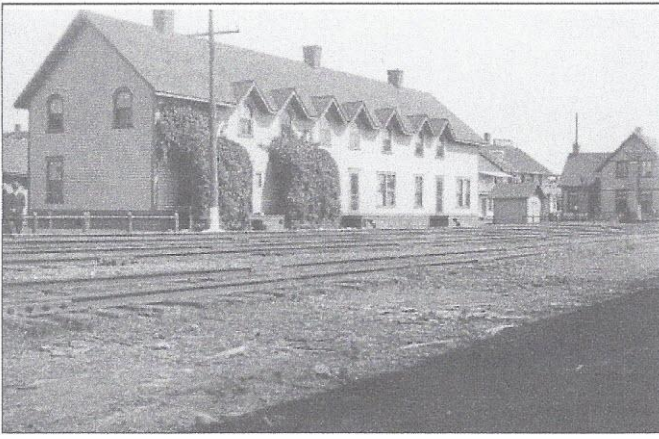
Georges Taillon, portant la casquette, au volant de sa voiture, devant la maison des «sectionnaires», Son épouse, Emma St-Arnault est à l'arrière, à droite. Coll. Esther Taillon.

monter dans sa voiture pour une courte promenade; en passant, il fait également monter l'épouse du docteur Malchelosse qui demeure en face du presbytère. M. Taillon descend alors la rue Saint-Georges et arrête chez le père d'Hélène, Jean-Marie Savoie, qui habite dans l'ancienne chapelle située à côté du moulin à scie. On veut discuter sans doute du baptême remis à plus tard. Jean-Marie Savoie et son jeune frère Maurice se trouvent à l'extérieur de la maison et échangent alors quelques mots avec M. Taillon et l'abbé Richard.

La conversation terminée, Georges Taillon reprend la route sous le regard de Jean-Marie et Maurice Savoie. Au moment où il s'apprête à franchir la voie ferrée à la traverse de la rue Saint-Georges, une locomotive apparaît dans la courbe située à l'ouest de la gare. C'est un convoi de service qui comprend une locomotive, une grue et un wagon de queue seulement; il transporte une équipe d'employés de l'Intercolonial affectés à la réparation et l'entretien de la voie ferrée. Son travail terminé aux environs de Saint-Léonard, le convoi s'en retourne à Charny. En apercevant le train, M. Taillon, qui passe pour être un homme nerveux, fait alors une fausse manoeuvre, immobilisant malencontreusement sa voiture sur la voie ferrée au lieu de dégager en vitesse.

Le mécanicien de la locomotive, apercevant l'automobile en travers de la voie ferrée, freine d'urgence sous le regard incrédule de Jean-Marie et Maurice Savoie qui se disent: «Qu'attendent-ils donc pour s'en aller de là? Que font-ils donc? Pourquoi ne sautent-ils pas en bas?». Apparemment, les occupants de la voiture auraient eu amplement le temps de quitter les lieux de façon sécuritaire mais sous l'effet de l'énervement ou la panique, personne n'eut le réflexe de sauter en bas. Dans les instants précédant immédiatement l'impact, l'abbé Richard se serait levé dans la voiture et aurait fait un signe de bénédiction à l'égard de ses occupants.

La locomotive a perdu beaucoup de sa vitesse lorsqu'elle entre en contact avec l'automobile, qu'elle pousse plutôt qu'elle ne frappe. La locomotive broie néanmoins la voiture sous son poids. Georges Taillon est, semble-t-il, éjecté hors de la voiture lors de l'impact, il est blessé mortellement mais sera le dernier à expirer. Emportée par son élan, la locomotive s'immobilise pour de bon tout juste avant le Pont des Chars, parsemant ici et là sur son trajet,



Maison des «sectionnaires» vers 1920, divisée en logements habités par des employés du chemin de fer. Coll. Esther Taillon.

des pièces de métal tordues, du sang et des morceaux de chair. On retrouve le corps sans vie de l'abbé Richard près de la rivière et du Pont des Chars. Les corps des trois autres victimes se trouvent dans les débris de la voiture, sous la locomotive. Jean-Marie Savoie, des passants accourus sur les lieux et des membres du personnel du train, aident à transporter les corps inanimés au magasin général Savoie. Maurice Savoie va chercher le Dr Malchelosse. Ce dernier a la douleur de découvrir, parmi les victimes, son épouse. Malheureusement, il ne peut que constater le décès des cinq personnes. Après ces tristes événements, Jean-Marie Savoie ira chercher lui-même, avec sa propre voiture, l'abbé Henri Denoncourt, curé de Sainte-Cécile-de-Lévrard, pour procéder, en soirée, au baptême de sa fille



La population de Manseau en deuil de l'abbé Jules Richard (en médaillon). Au centre de la photo, l'abbé Ulric Leblanc. À droite de l'abbé Leblanc, se trouve Antoine Desrosiers et immédiatement à gauche de l'abbé Leblanc, Ovide Nobert. À gauche d'Ovide Nobert, se trouve Albert Daigle.

Hélène, le curé de Sainte-Sophie-de-Lévrard étant absent, en retraite à l'extérieur. Hélène Savoie n'aura pas droit, semble-t-il, à la volée de cloches traditionnelle qui accompagne chaque baptême. La cérémonie ayant eu lieu après 18 h, on ne sonnait plus les cloches à l'église après l'angelus.

Le dernier citoyen de Manseau à avoir été baptisé par l'abbé Richard, aura été Alcide Dupont, de cette paroisse.

Les paroissiens de Manseau auraient voulu que la dépouille de l'abbé Richard soit inhumée sous l'église de Manseau. Mgr Brunault ne donna toutefois pas son accord à cette requête, les circonstances entourant le décès de l'abbé Richard - il était en ballade en voiture ne justifiant pas un tel geste, à son avis.

Le couple Taillon, qui n'a pas d'enfants, est inhumé à Saint-Wenceslas, où il possède une maison. En tant qu'employé de chemin de fer, Georges Taillon et son épouse habitaient vraisemblablement un des logements de la maison des «sectionnaires» à Manseau au moment de cette tragédie. Georges Taillon était aussi propriétaire d'un emplacement à Manseau, à l'arrière de la maison des «sectionnaires», sur lequel sera construit l'édifice Dickson et Dumais.

Cet accident sera suivi, au fil des ans, d'autres incidents, accidents mortels et déraillements qui vaudront à Manseau la réputation d'être l'un des endroits les plus dangereux pour la circulation ferroviaire au Québec.

L'abbé Jules Richard est né le 11 juillet 1870 à Saint-Louis-de-Blandford, de parents cultivateurs. Ses études terminées au Séminaire de Nicolet, il est ordonné prêtre le 19 août 1900. Il repose au cimetière de sa paroisse natale. Après son décès, l'abbé Armand Champoux s'occupe de la paroisse temporairement, le temps de trouver un remplaçant à l'abbé Richard en la personne de l'abbé Ulric Leblanc.

Un autre événement régional qui allait faire le tour du monde, celui-là, fut le décès à Fortierville, le 12 février 1920, d'Aurore Gagnon, l'enfant martyre. L'autopsie ayant révélé que la fillette de 10 ans et demi est décédée d'une infection massive causée par des coups et des plaies non traités, le père, Téléspore Gagnon, forgeron et son épouse en secondes noces, Marie-Anne Houde, sont accusés du meurtre d'Aurore. Prétendant qu'elle n'avait plus sa tête en raison de problèmes de grossesse, Marie-Anne Houde est néanmoins condamnée à mort, le 21 avril 1920 mais, ayant donné naissance à des jumeaux (Jeanne d'Arc et Jean-Roch, tous deux décédés en bas âge), quelques mois plus tard, à la prison de Québec, sa sentence est commuée en prison à vie deux jours avant son exécution.

Transférée à la prison de Kingston, Ontario, Marie-Anne Houde est cependant libérée pour raisons de santé le 29 juin 1935 (elle est atteinte du cancer du sein) et décède à Montréal, le 12 mai 1936. Téléspore

Gagnon, pour sa part, est condamné à la prison à vie, le 4 mai 1920. Il est rapidement libéré, le 8 juillet 1925, on ne sait trop pourquoi. Il retourne vivre à Fortierville et s'y remarie une troisième fois. Il décède en août 1961, à cet endroit.

### Chronique n° 25

En 1922, les résidants du village de Manseau demandent, par voie de requête, l'autorisation de former leur propre conseil municipal, séparé de la campagne. Le gouvernement ayant accédé à cette demande, Manseau est divisé, civilement, à partir du 27 janvier 1922, en deux conseils municipaux distincts: la corporation municipale du village de Manseau d'une part et celle de la paroisse de Saint-Joseph-de-Blandford, d'autre part.

On ne sait trop ce qui a motivé cette décision mais il ne fait pas de doute qu'elle a été voulue et approuvée par les dirigeants les plus influents de Manseau qui, tous, demeurent au village. On peut penser que les habitants du village, beaucoup moins nombreux que ceux de la campagne, se sont montrés réticents à payer pour des services dont ils ne bénéficiaient pas directement comme la construction des écoles dans les rangs, l'engagement des institutrices, etc.

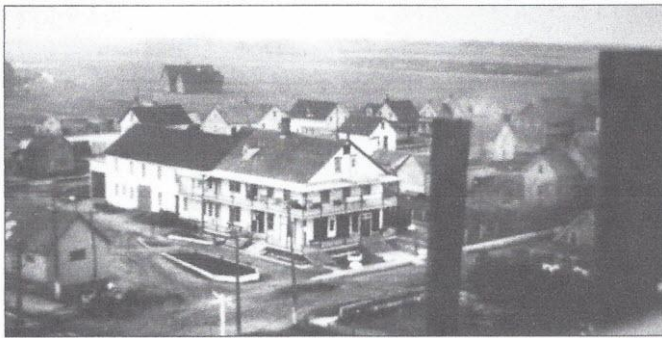
Quoiqu'il en soit, pour répondre aux besoins différents du village et de la campagne, les dirigeants de l'époque ne trouvent pas mieux que la séparation des conseils. Il faut admettre que cette manière de faire était à la mode du temps et que de nombreuses municipalités environnantes firent de même. Mais dans les faits, cette décision, basée sur des motifs raisonnables en apparence, semble avoir exercé, avec d'autres facteurs déterminants, une influence plutôt négative sur le développement de notre paroisse. Elle divisait les ressources financières et humaines disponibles au lieu de les canaliser, dans l'intérêt mutuel de la communauté. Rappelons qu'à partir des années 1920, Manseau ne se développera plus avec le même dynamisme que celui manifesté aux cours de ses 20 ou 30 premières années d'existence.



Entrepôt du moulin à scie et passage à niveau, vers 1920.



Rue St-Georges vers 1925.



Vue du village vers 1925. Coll. Jean-Marie St-Pierre.

Le premier conseil élu du village en 1922, comprend: Orquison Lemay, Eusèbe Barbeau, Émile Charland, les frères Arthur et Émile Bernier ainsi qu'Albert Daigle. Joseph Sylvestre est le premier maire alors que le notaire J.-Frédéric Paré agit comme secrétaire-trésorier, poste qu'il occupera du reste jusqu'en 1949, date à laquelle il sera remplacé par Jean-Paul Cotnoir.

Le premier conseil élu de la campagne en 1922 sera formé de: Antoine Desrosiers, Jimmy Desrosiers, Joseph Dufour, Aimé Grenon, Charles St-Pierre, Frank Goulet et Ovide Nobert, maire. Le premier secrétaire-trésorier en sera Nazaire Soucy de 1922 à 1926, date à laquelle il sera remplacé par Me J.-Frédéric Paré. Ce dernier conservera ce poste jusqu'en 1948; il sera remplacé à son tour par J.-Amable Gaudet.

Orquison Lemay aura la douleur de perdre, à cette époque, une jeune fille, écrasée à mort par un train qui se mettait en marche devant la gare, alors qu'elle tentait de passer dessous pour se rendre à l'école.

### Chronique n° 26

Au moment où survient la séparation des conseils à Manseau, en 1922, la paroisse de Lemieux est érigée civilement en municipalité et il faut bien lui attribuer un territoire, prélevé naturellement chez ses voisins. Manseau doit donc céder environ 10 de son propre territoire à Lemieux soit une partie du Petit-Montréal (la « colonie ») et les terres du rang A de Blandford avec le lac Saint-Louis. Les terres cédées par

Manseau à Lemieux, toutes inhabitées, constituent des lots vacants à la Couronne ou propriété du gouvernement du Québec. Comment

expliquer la présence de terres de la Couronne là où se trouvaient auparavant des terres concédées depuis longtemps à des particuliers?

Il faut se rappeler qu'en 1904, la famille Savoie avait fait l'acquisition de grandes étendues de terre de J-O. Tousignant dans les 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> rang de Sainte-Sophie (Petit-Montréal et rang d'En-Bas). Au départ de Manseau de la Moose Park Lumber en 1912, Alcide Savoie s'était également porté acquéreur des terres que possédait cette entreprise dans le rang Belgique et le 10<sup>e</sup> rang de Blandford. Le bois le plus facilement accessible avait été exploité sur ces terres et la fin prochaine de la guerre 1914-18 laissait présager que peu de nouveaux colons viendraient s'établir à Manseau pour échapper au service militaire. Ces terres devenaient moins avantageuses à garder: elles rapportaient moins et coûtaient cher de taxes annuellement. La Lotbinière Lumber Co se trouvait exactement dans la même situation concernant ses terres du Petit-Neuf et du 8<sup>e</sup> rang.

Entre 1918 et 1921, au moyen de diverses transactions, échanges ou ventes directes, la famille Savoie, Alcide personnellement et la Lotbinière Lumber Co se départirent de l'ensemble de leur domaine forestier qui finit par devenir propriété du gouvernement du Québec.

Bien que parfaitement légitimes et justifiées sur le plan des affaires, ces transactions allaient avoir des conséquences importantes sur le développement futur de Manseau. Du jour au lendemain, les terres de la famille Savoie et de la Lotbinière Lumber Co qui représentaient ensemble environ 40 de la superficie totale de Manseau passèrent de la propriété privée à celle de la Couronne ou de l'État.

À cause des superficies en cause, ces transactions eurent des répercussions majeures. Tout d'abord, le gouvernement du Québec ne payant pas de taxes foncières sur les terrains dont il venait de faire l'acquisition, le conseil municipal perdit des revenus de taxes très substantiels tout en étant obligé de fournir les mêmes services. Il fallut répartir le manque à gagner, du moins en partie, sur les autres propriétaires fonciers au moyen d'une hausse de taxes.

Les colons récemment établis, pour qui chaque sou comptait, étaient peu en état d'absorber une hausse même minime de taxes. Il semble que, dès les années 1920, certains résidents commencèrent à quitter Manseau pour aller s'établir ailleurs, là où les taxes étaient moins élevées. En 1921, le taux de la taxe générale de Saint-Joseph-de-Blandford (Manseau) était de 0.75 \$ par 100 \$ d'évaluation, le 11<sup>e</sup> plus élevé sur les 29 municipalités du comté de Nicolet. Le taux était de 0.50 \$ à Sainte-Sophie-de-Lévrard. Les ventes

de terres, pour taxes impayées, étaient fréquentes à l'époque, il suffit de jeter un coup d'oeil aux registres des droits civils pour s'en convaincre. Heureusement, le propriétaire, dont la terre avait été vendue pour défaut de paiement des taxes, disposait de deux ans pour payer ses arriérés et régulariser sa situation.

Ces transactions rendirent ensuite l'acquisition des lots cédés à l'État beaucoup plus difficile à quiconque voulait s'y établir car il fallait, pour acquérir une terre de la Couronne, s'engager par écrit à respecter des conditions d'établissement et de défrichement très strictes contenues dans un billet de location. Le détenteur du billet de location devait remplir ces conditions avant de pouvoir devenir propriétaire en bonne et due forme de son lot.

Enfin, ces ventes venaient altérer le régime des droits de mines détenus par les propriétaires de ces lots, l'étendue des droits étant déterminée essentiellement par la date de concession de chaque terre par l'État. Cela explique pourquoi, sur deux terres voisines à Manseau, les propriétaires respectifs sont parfois soumis à des régimes de droits miniers différents.



La ferme modèle La Savoyarde, sur la rue des Peupliers, dans les années 1920.

## Chronique no 27

La croissance économique des années 1920 entraîne une augmentation de la demande de matières premières dont le bois. Pour répondre à la demande sans cesse croissante, Alcide Savoie construit un nouveau moulin à scie vaste et moderne -le moulin actuel de la rue Saint-Georges - sur le site de l'ancien. Ce nouveau moulin entrera en opération à l'été 1923, après le décès de l'épouse d'Alcide Savoie, Arthémise Beudet. Alcide Savoie se remariera en secondes noces, en 1924, à Georgette Roy, veuve de Me Antonio Prince, avocat.

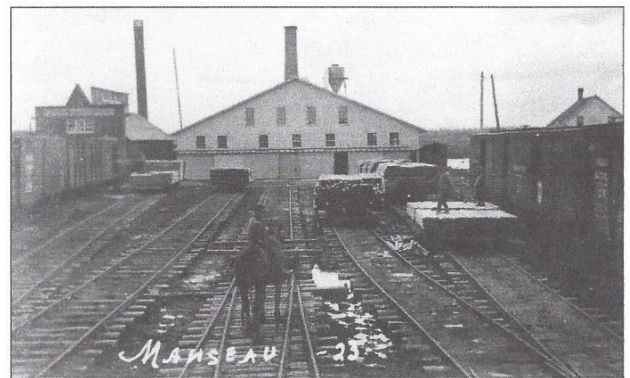
Au même moment, on réaménage, face au nouveau moulin à scie, la cour de triage constituée de plusieurs voies de service où les wagons individuels peuvent être triés, chargés et déchargés avant d'être incorporés à un convoi particulier. Manseau devient le centre ferroviaire le plus important entre Charny et Drummondville. L'Intercolonial, devenu le Canadien National, sera un client important pour le moulin à scie. Au fil des années, on y produira des poteaux de téléphone et de télégraphe, des dormants de chemin de fer, du bois de sciage et même, du bois de chauffage.

Vers 1914, Alcide Savoie avait également établi, rue des Peupliers, La Savoyarde, une ferme modèle de 210 arpents dont 160 en culture, qu'il allait développer au cours des ans. Elle comprenait des bâtiments modernes, du bétail enregistré, dont un troupeau laitier d'une trentaine de bêtes à cornes, des porcs, des volailles, des chevaux. Un grand verger avec des pommiers et des plantations de petits fruits venait compléter l'ensemble. Ce verger était clôturé avec de la broche piquante recouverte de vigne grimpante, pour empêcher les chevreuils de manger les pommes et brouter les branches.

C'est dans ce verger, situé au bout de la rue des Peupliers, qu'Alcide Savoie entreprend, vers 1919 la construction d'une série de pavillons utilisés l'été pour recevoir parents et amis. On y retrouvera bientôt le pavillon de la cuisine, le vivoir, le dortoir qui ressemble à un château, le garage et le lavoir, tous entourés de jardins bien entretenus.

À l'origine, Calixte Chabot, surintendant, Victor Trottier, fermier (jusqu'en 1928), Évangéliste Goupil, jardinier et Marie-Thérèse Savoie, secrétaire-trésorière, constituent le personnel régulier de la ferme. Plus tard, d'autres y travailleront, notamment, Achille Beauchemin (de 1928 à 1932), Georges Dupont, Antoine Guévin et Antonio Couture.

Des innovations technologiques font aussi leur apparition, dont la radio. En octobre 1922, la station CKAC de Montréal ouvre la radiodiffusion au Québec. Les premiers postes récepteurs radio sont de type à cristal de galène (sulfure de plomb). Simples et peu coûteux, ils auront une grande diffusion mais seront remplacés par des postes à lampes et fonctionnant à batteries, plus puissants.



Le nouveau moulin à scie Savoie, entré en opération en 1923 avec la cour de triage à l'avant. À gauche, l'ancien entrepôt qui sera démolit quelque temps plus tard. Coll. Jean-Marie St-Pierre.



Pavillons construits par Alcide Savoie dans le verger de la ferme vers 1919, au bout de la rue des Peupliers. Au centre, le vivoir.



Le pavillon du verger servant de dortoir, aussi appelé le château à cause de sa forme caractéristique.

En 1920, le quotidien *Le Nouvelliste* voit le jour; ce sera le journal le plus largement distribué à Manseau, avec *Le Soleil* et *L'Action catholique*. Antonio Paillé sera le correspondant du *Nouvelliste* à Manseau. Ses nouvelles et courriers, écrits dans un style souvent savoureux, permettent de retracer les événements de la vie communautaire à Manseau: mariages, naissances, décès, transactions et faits divers de toutes sortes.

Vers 1923, une manufacture de traitement de mica, la Mica Works Co vient s'établir dans l'ancien magasin général Daigle. Des succursales de cette entreprise se retrouveront un peu partout dans les paroisses environnantes. On avait découvert les propriétés particulières de ce minerai et on utilisait abondamment le mica dans l'industrie.

Le minerai de mica se divise facilement en lamelles ou feuillets minces mais ce travail doit être fait à la main au moyen d'une sorte de couteau. Doté de propriétés isolantes et résistantes à la chaleur, le mica se prête bien à la fabrication de pièces d'équipement et de produits reliés à l'électricité. On l'utilise aussi, à l'époque, dans la fabrication des pare-brise d'automobiles. A Manseau, on

ne fait que séparer les blocs de mica en lamelles sans en faire de produits finis. Le minerai arrive par train et les lamelles séparées repartent de même.

Située sur la rue Saint-Georges, cette manufacture poursuit ses opérations pendant quelques années et ferme ses portes vraisemblablement au début des années 1930. On y retrouve surtout une main d'oeuvre féminine. Léonida Paquin, décédée récemment vers l'âge de 93 ans, est peut-être la dernière personne de cette paroisse à avoir travaillé à cet endroit. Le mica se travaille aussi à domicile: les familles qui le désirent peuvent aller chercher des blocs de minerai à la manufacture et les transformer en lamelles, à la maison, pour un revenu d'appoint. On retrouve encore souvent, même de nos jours, des déchets inutilisables de mica, jetés ici et là dans les cours arrières des maisons de Manseau.

Après la fermeture de la manufacture de mica, le gendre d'Albert Daigle, Donat Leblanc, marié à Rose Daigle, y ouvre, en novembre 1931, un magasin de marchandises sèches. On retrouvera aussi, à cet endroit, la cordonnerie d'Adrien Jutras. La bâtisse sert également de lieu de rencontres publiques, pour des assemblées de toutes sortes. À l'été 1930 se tient, à cet endroit, une assemblée pour entendre le candidat conservateur dans Nicolet, Alfred Gaudet. Les notaires Rheault, de Gentilly et Élie, de Princeville, y assistent. Ovide Nobert, organisateur conservateur de Manseau, préside la réunion.

Ce bâtiment finira par être transformé et aménagé en résidence, divisée quelque temps en deux logements. Jean-Marie Savoie y habitera, notamment. Cette maison appartient à Mme Georges-Henri Daigle, aujourd'hui.



L'usine de mica installée dans l'ancien magasin d'Albert Daigle vers 1923. Elle fermera ses portes vers 1930.

### Chronique n° 28

Les années 1920, appelées aussi les «années folles», constituent une période d'essor et de développement économique sans précédent. Mais cette prospérité, mal répartie, entraîne aussi ses propres maux: les excès réels ou supposés du capitalisme entraînent un brassage des idées sociales du temps, un regain de vie du syndicalisme, de l'agitation ouvrière avec, en arrière-plan, l'éveil des nationalismes un peu partout à travers le monde y compris au Québec.

C'est dans ce contexte que Manseau se forge, une identité, une personnalité propre, basée sur un tissu social stable et homogène. La population de Manseau qui est de 1198 âmes en 1921 n'augmentera plus avec autant de rapidité, dorénavant. La paroisse devient une grande famille où tous se connaissent et où les familles sont alliées

entre elles par les mariages. il y a, bien sûr, des départs et des arrivées mais les vieilles familles forment un noeud qui assure la stabilité et la continuité.

La prospérité économique incite certains individus entreprenants à se lancer dans le commerce. Certains de ces commerces, fondés en 1920, deviendront des institutions à Manseau, comme le restaurant ouvert par Georges Barabé à l'angle des rues Saint-Albert et des Peupliers, qui deviendra, au début des années 1940, le restaurant Chez Moïse, là où les nouvelles locales s'échangent en même temps que les marchandises.

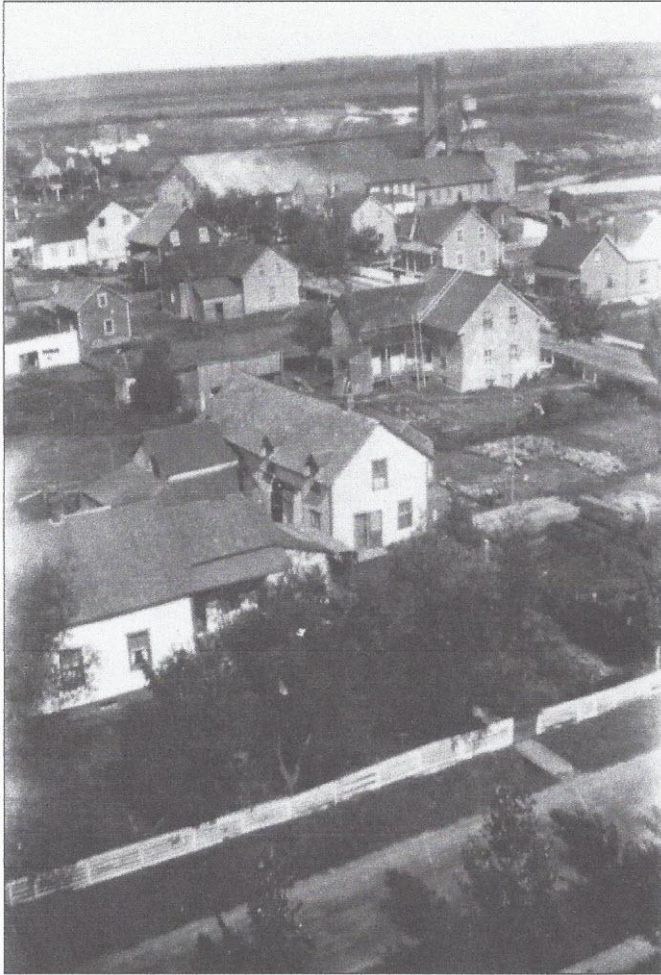
En 1924, Joseph Trempe acquiert d'Alphonse L'Heureux, un ancien boulanger décédé en 1921, la propriété de ce dernier située au coin des rues Saint-Georges et Saint-Joseph (des Peupliers, aujourd'hui). M. Trempe établit, à cet endroit, une nouvelle boulangerie qu'il revend à Antonio Paillé, le 8 février 1927. Au même moment, l'ancienne boulangerie de M. Trempe, située sur la rue Saint-Georges, change de vocation: Marie-Flore Trempe, fille de Joseph, y vend du linge. Le fils de Joseph, Gatien Trempe, transformera bientôt les lieux en magasin général.

L'une des bâtisses retrouvée sur le site du magasin général, maintes fois agrandi au fil des ans, est, à l'origine, une maison située dans le rang du Petit Montréal, sur une terre propriété de Joseph Trempe, déménagée par ce dernier au village. Cette terre du Petit-Montréal deviendra, par la suite, la propriété de Lucien Roux.

Antonio Paillé, qui s'est porté acquéreur de la boulangerie de M. Trempe, est originaire de Saint-Léon-le-Grand,



La beurrerie d'Émile Charland et Omer Lecomte au coin des rues Soucy et Saint-Alphonse.

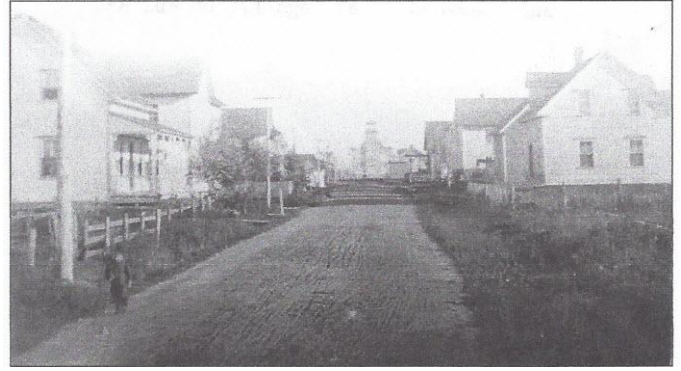


Vue de Manseau après la construction du nouveau moulin à scie en 1923. À gauche, en haut, le magasin de Gatien Trempe. Image datant des années 1930.

dans le comté de Maskinongé; il a épousé Germaine Auger en 1926. Au début, M. Paillé ne sait pas cuire le pain. Avant de devenir officiellement propriétaire, il engage, à l'automne 1926, un homme de métier, M. Champoux, pour lui enseigner le métier de maître boulanger. Le territoire desservi par M. Paillé est vaste: il comprend les paroisses de Manseau, Villeroy et Sainte-Françoise et pendant quelques années, celle de Notre-Dame-de-Lourdes. Le pain est livré à domicile, beau temps, mauvais temps. L'hiver les clients se montrent souvent surpris de le voir braver la tempête pour livrer son pain, de maison en maison. Il leur répond: «il faut que je passe car de-main j'ai une autre cuite à faire et une autre «run»!»

Au fil des ans, M. Paillé comptera plusieurs employés à son service. Parmi eux, mentionnons Charles-Édouard Lemire qui épousera Lucille Barbeau.

À la même époque, Henri Raymond devient propriétaire d'une terre du rang d'En-Bas où il exerce le métier de boucher en plus de cultiver la terre. On retrouve la forge des frères Émile et Arthur Bernier, rue des Peupliers, où est situé le garage Gaston Soucy aujourd'hui.



La rue Saint-Albert vers 1925. La seconde maison à partir de la gauche abritera le magasin de Joseph Demers. Coll. Hélène Savoie.

Il y a aussi la beurrerie d'Émile Charland à l'angle des rues Soucy et Saint-Alphonse. Vers 1924, Omer Lecomte y apprend le métier de beurrier avec son futur beau-père, Émile Charland. À compter de 1935, Omer Lecomte deviendra seul propriétaire de ce commerce. À l'été 1926, Émile Charland acquiert une terre dans le rang d'En-Bas qu'il revendra, en 1946, à son fils, Paul-Émile Charland. Par la suite, Émile Charland retournera vivre au village, dans une maison qu'il a déménagée du rang d'En-Bas, sur la rue Saint-Alphonse. Il s'agit de la résidence actuelle de Fleurette Crochetière et Jean-Marie Rioux.

D'autres commerces, par contre, connaîtront une existence plus courte. Ce fut le cas de l'épicerie-boucherie située sur la rue Saint-Albert, propriété de Joseph Demers, originaire du Cap-de-la-Madeleine. Le commerce d'automobiles de Damase Champagne sur la rue Saint-Georges ne connaîtra pas de succès, non plus. Damase Champagne était, en outre, à cette époque, maître de poste; il le restera jusqu'en 1922, date à laquelle il sera remplacé par Émery Daigle. Chacun à sa manière cherchait le succès individuel et tous concouraient ainsi au bien-être collectif.

Sur la rue Saint-Georges, presque en face du magasin général où Alcide Savoie avait fait installer une première pompe à essence actionnée à bras pour répondre à la demande, on retrouve une grande résidence de deux étages et demi. Elle deviendra la propriété d'Esdras Poisson qui la revendra à Philorum Lévesque, en 1915. Entourée de galeries aux deux étages, comme le montre une photo d'époque, cette grande maison constitue, avec la maison des «sectionnaires», l'une des résidences les mieux réussies de Manseau sur le plan architectural. Agrandie, ce qui lui fait perdre de son élégance, cette maison devient, par la suite, un hôtel dont le propriétaire sera, vers 1916, Victor Bélisle, beau-frère de Philorum Lévesque puis, Dame Simon Fortier de 1919 à 1923. L'hôtel passera aux mains d'autres propriétaires dont Antoine Benoît, Achille Laquerre et Émile Masse avant d'être acheté,



À gauche, ancien hôtel de la rue Saint-Georges qui deviendra le bureau de poste vers 1946. À droite, la maison Daigle. Coll. Jean-Marie St-Pierre.



Édifice de la rue Saint-Albert, appartenant à Joseph Sylvestre. La partie de droite, en bas, servait de salle publique. Napoléon Gagnon transformera cette bâtisse en hôtel et lui donnera le nom de Lustucru. Avant d'appartenir à Joseph Sylvestre, cette grande maison avait également servi d'école, avant la construction du Couvent en 1913. Coll. Hélène Savoie.

en 1927, par Maurice Savoie, pour en faire sa résidence personnelle.

En cette même année 1927, Napoléon Gagnon acquiert, de Joseph Sylvestre, la propriété de ce dernier, sur la rue Saint-Albert. À la suggestion d'Alcide Savoie, le nouveau propriétaire donne le nom de Lustucru à l'hôtel qu'il y ouvrira et exploitera dans les années à venir.

### Chronique n° 29

Le 24 octobre 1929 survient, à la Bourse de New York, un événement qui va précipiter le monde dans la plus grande crise économique de tous les temps. Ce jour-là, 16,5 millions de titres, offerts en vente par des investisseurs paniqués, ne trouvent pas d'acheteurs. Du

jour au lendemain les cours s'effondrent, des fortunes disparaissent en fumée. Des retraités, des petits épargnants perdent, en quelques heures, les économies de toute une vie. Les actionnaires, ruinés, deviennent incapables de remplir leurs obligations auprès des banques, elles aussi en difficultés. Les faillites personnelles se multiplient, les suicides aussi.

C'est le début de la «Crise» ou «Grande Dépression». Mais l'effondrement boursier cache une réalité plus grave encore: la surproduction industrielle. Aux prises avec d'importants surplus d'inventaires et face à une baisse de la demande de leurs produits, les entreprises doivent réduire leur production et faire des mises à pied, ce qui accentue le problème. Les prix des produits agricoles, miniers et forestiers dégringolent faute d'acheteurs; à ce titre, on peut penser que la population de Manseau a souffert considérablement des effets de la Crise. Pour la première fois, le moulin à scie Savoie ferme ses portes pendant l'hiver 1929-30.

À l'époque, il n'y a, au Québec, ni assurance-chômage ni bien-être social pour venir en aide aux chômeurs, mesures contraires, d'ailleurs, à la mentalité du temps. Les organisations charitables, les communautés religieuses organisent des soupes populaires, distribuent de la nourriture. Les gouvernements, fédéral et provincial, les municipalités organisent des travaux, comme la construction de routes, de ponts, le nettoyage et le creusage de cours d'eau à la petite pelle pour aider les chômeurs. On ouvre de nouveaux secteurs à la colonisation en Abitibi, au Témiscamingue et en Gaspésie.

Mais ces mesures n'empêchent pas la crise de s'étendre. En 1932, le soutien direct est institué: cette année-là le taux de chômage atteint 26.4 % de la population active au Québec, un record. Ceux qui occupent un travail stable à 0.50 \$ par jour, nourris, peuvent se compter chanceux. À Manseau village, Louis Rouleau, maire lors d'un second mandat en 1931-32 rappelle, dans ses souvenirs, que le conseil municipal donnait de la nourriture à ceux qui en avaient le plus besoin. Alcide Savoie, pourtant durement éprouvé par la crise, distribue lui aussi, gratuitement, l'équivalent d'une chaudière de 5 livres (2,2 kg) de pois, de graisse ou de mélasse, au choix, à chaque famille qui en fait la demande, une fois par semaine. Ces distributions s'étendront de 1929 à 1932 et environ 75 % la population de Manseau s'en prévaudra à un moment ou l'autre.

À compter de 1933, on note une légère amélioration mais il faudra attendre la guerre de 1939 pour une reprise durable. La Grande Dépression aura des répercussions durables. Elle incitera les gouvernements à intervenir de plus en plus pour réglementer et contrôler l'économie afin d'éviter la répétition de pareils désastres. Elle sera aussi à l'origine de la création de lois sociales comme l'assurance-chômage et le bien-être social, pour

protéger les plus défavorisés. Mais la conséquence la plus funeste de la Crise fut le mécontentement populaire qu'elle suscita en Europe permettant l'émergence de dictatures qui vont entraîner le monde dans la Seconde Guerre mondiale.

### Chronique n° 30

Le 31 octobre 1928, l'abbé Alcide Lemaire avait remplacé l'abbé Ulric Leblanc comme curé de Manseau. Né à Bécancour le 28 janvier 1879 de parents cultivateurs, l'abbé Ulric Leblanc avait fait ses études au Séminaire de Nicolet avant d'être ordonné prêtre le 2 août 1903. Après son départ de Manseau, l'abbé Leblanc sera successivement curé à Saint-Wenceslas et à Saint-Germain-de-Grantham, avant de prendre sa retraite à l'Hôtel-Dieu d'Arthabaska en 1941. À partir de 1945, il habitera chez sa soeur à Victoriaville, où il décède, le 11 septembre 1948. Il repose au cimetière de Bécancour, sa paroisse natale.

L'église de Manseau, construite en bois et datant de 1906, montre, à la fin des années 1920, des signes de vieillissement. Non seulement elle nécessite des réparations importantes mais elle ne suffit plus aux besoins d'une population ayant presque triplé en vingt ans. On décide donc de la rénover entièrement et de l'agrandir par l'ajout d'un transept et d'un jubé. La brique remplace le lambris en bois. Le contrat est accordé à M. Levasseur, de Victoriaville, en février 1929 et les travaux débutent en juin. Comme il faut refaire entièrement les fondations de l'église pour asseoir ces nouveaux murs de brique, le charriage de la pierre est confié à Ovide Nobert.

Originaire de Sainte-Geneviève-de-Batiscan, Ovide Nobert a vécu pendant quelques années à Gentilly, avant de venir s'établir à Manseau vers 1910, pour participer aux coupes de bois en cours à cette époque. Il possède une centaine de chevaux pour travailler sur les chantiers. Après la fin des coupes de bois, il fait l'acquisition, en 1913, de la terre d'Antoine Lavertue dans le rang d'En-Haut. Après le décès d'Ovide Nobert, le 17 mai 1934, sa terre devient la propriété de son fils, Émile Nobert, en 1939 puis, de Donat Masse en 1947. Ovide Nobert a été maire de Saint-Joseph-de-Blandford, paroisse et village, de 1919 jusqu'à la séparation des conseils, puis, maire de la paroisse, de 1921 à 1925. Il est marié à Anna Baril.

En novembre 1929, les travaux extérieurs de l'église sont terminés avec l'installation des paratonnerres. La redoutable tâche d'aller fixer solidement la croix tout en haut du clocher appartiendra à Joseph Dufour, père de Gisèle Dufour Lemay, de cette paroisse.

Il faut néanmoins attendre le 26 septembre 1930 pour assister à l'inauguration et la bénédiction de l'église rénovée, au cours d'une cérémonie officielle se déroulant sur deux jours. Mgr Herman Brunault, évêque de Nicolet, y assiste en compagnie des abbés Alfred et Martial Manseau et plusieurs autres dignitaires et invités d'honneur.

À cette occasion, l'abbé Martial Manseau, fondateur de la paroisse et curé de Sainte-Sophie-de-Lévrard depuis 1928, prend la parole. Il relate les débuts difficiles de Moose Park



L'église rénovée, après les travaux de réfection et d'agrandissement de 1929. Coll. Louis-Marie Leblond.



L'église rénovée vue de face.

et souligne la foi profonde de ceux qui ont persévéré, malgré les épreuves et contribué à bâtir une paroisse jeune et vigoureuse dans la forêt de Blandford.

### Chronique n° 31

Fin des années 1920, Dame Veuve Napoléon Paris gère la succursale de la Banque Canadienne Nationale ans sa résidence de la rue Saint-Georges, dont elle a fait l'acquisition en 1924. En 1928, Émery Daigle, le maître de poste, devient cantonnier et est chargé de l'entretien de la route Plessisville-Saint-Pierre-les-Becquets (ancienne route 49). Il est remplacé à ce poste, en 1931, par Ludger Lecomte. Le 17 août 1929, Lucien Martel devient président du conseil scolaire de la campagne.

C'est à cette époque que les Autobus Deshaies de Deschaillons obtiennent la permission de desservir Manseau. En plus du train, la population peut désormais compter sur un service régulier d'autobus. En juin 1929, Jules Savoie, le fils d'Alcide, inaugure un service de taxi Manseau-Québec et Manseau-Sainte-Angèle-de-Laval. À l'été 1930, suite à une demande en ce sens par les producteurs laitiers, Émile Charland et Omer Lecomte cessent la production de beurre celle du fromage, qui connaît un engouement temporaire. Cette production rapporte davantage aux producteurs mais on reviendra plus tard au beurre.



Intérieur de l'église après les rénovations.

D'autres petits commerces voient le jour pour tenter de répondre aux besoins de la population. Anthime Bernier, laitier, exerce aussi le métier de boucher; il loue, pendant quelque temps, le magasin Demers situé sur l'emplacement des Ameublements Manseau Inc. aujourd'hui. Par la suite, il déménage chez Dame Veuve Desrochers. On remarque aussi le salon de barbier d'Adélar Jacques, au coin des rues Saint-Albert et des Peupliers, la manufacture de portes et fenêtres d'Eugène Lavertue, la forge d'Émile Bergeron, la cordonnerie de Fernand Bélanger, surnommé «La Patte», la sellerie d'Amédée Hébert et à compter de 1932, la tannerie d'Arsène Baril, située rue Moose Park.

Nazaire Soucy, du rang d'En-Haut, en plus d'être cultivateur, est agent d'assurance, à cette époque, pour The Stanstead & Sherbrooke Fire Insurance Co et la Great American. De 1922 à 1926, il occupe le poste de secrétaire-trésorier de la municipalité de la paroisse; de 1927 à 1931 il en sera maire. Il deviendra aussi président du conseil scolaire en 1933.

Le Dr Léopold Poisson, dentiste de Gentilly, vient faire du bureau à l'hôtel Lustucru, rue Saint-Albert, une fois par mois. Le Dr Poisson visitera régulièrement Manseau entre 1929 et 1931 avant d'aller s'établir définitivement à Baie Saint-Paul, en 1932. À cet endroit, il aura une longue et fructueuse carrière de dentiste jusqu'à sa retraite, en 1972.

Certains de ces commerces connaîtront plus ou moins de succès parce qu'ils se concurrencent souvent les uns les autres ou entrent en compétition avec d'autres commerces déjà bien établis et pouvant compter sur une clientèle fidèle. La crise économique qui sévit alors oblige les gens à faire preuve de débrouillardise, d'initiative et d'audace pour survivre.

## Chronique n° 32

La vie à Manseau étant intimement liée à la voie ferrée, on ne peut que constater, à la fin des années 1920, début 1930, le nombre croissant des déraillements et autres incidents reliés au chemin de fer. La voie ferrée, construite à l'origine pour des locomotives à vapeur relativement lentes et légères semble mal adaptée aux engins plus puissants, aux convois de plus en plus lourds et nombreux. Déjà, en 1928, un déraillement important se produit, tout juste en face de la gare; le 27 septembre 1929 un autre déraillement impliquant une vingtaine de wagons de marchandises survient exactement au même endroit.

Quelques mois plus tard, le 21 décembre 1929, ce sont deux trains de passagers qui entrent en collision à quelques milles du village: l'Express Maritime percute le train local Québec-Montréal N° 45. On ne dénombre que deux blessés légers, les deux trains filant à vitesse réduite en raison d'une chute de neige, ce jour-là.

Même les employés du chemin de fer ne sont pas exempts d'accidents. À l'été 1930, Joseph Morin, sectionnaire, conduisait une équipe de onze hommes à Val Alain sur un «char à moteur» ou «moteur» pour effectuer des travaux de redressement de la voie à cet endroit. Soudainement, une pièce d'équipement se détache du «char à moteur» lancé à toute vitesse et plante dans le gravier; Joseph Morin est projeté au sol, inconscient et se blesse sérieusement à la tête. Heureusement, il se rétablira.

Le 11 octobre 1930, un camion de livraison d'une crèmerie des Trois-Rivières est écrasé par un train de marchandises au passage de la rue Saint-Georges. Le conducteur du camion, Raoul Guillemette, s'en tire avec des blessures mineures.

À cette époque, un homme étrange vit seul, dans un camp situé le long de la voie ferrée, près de l'une des nombreuses tourbières et savanes que l'on retrouve entre Manseau et Villeroy. On l'appelle le père «Cégo». Comme il ne parle pas le français ni aucune autre langue comprise des gens de Manseau, on ne sait rien de lui. On l'a affublé de ce nom parce que, lorsqu'il vient faire ses achats de temps à autre dans un magasin de Manseau, il pointe le doigt vers l'objet qu'il désire en s'écriant: «Cégo»!", ce que les gens interprètent vouloir dire, dans sa langue: «Voilà ce que je veux» ou «J'ai besoin de cela». Il finira par disparaître sans laisser de trace mais le nom Cégo reste attaché à l'endroit où il habitait. Aller aux bleuets à Cégo, c'est aller aux bleuets là où cet homme peu ordinaire vivait. Il est probable que le père Cégo était Irlandais d'origine puisque «se go» ou «she go», en Irlandais, signifie: «exactement cela»!

Mais le père Cégo n'est pas le seul personnage étrange ou inquiétant à avoir résidé à Manseau, en solitaire. On raconte qu'un autre

individu, apparemment recherché par la justice, a vécu seul pendant longtemps sur une terre de la Couronne dans le rang du Cordon-des-Bédard, dans les années 1930 ou 1940. La clairière en plein bois où il a vécu, située loin du chemin public, existait toujours au début des années 1980. On pouvait y retrouver des vestiges de son campement, seul témoignage du passage de cet énigmatique personnage à cet endroit.

Un autre personnage digne de mention, ne serait-ce que par son nom, était le baron Georges de Fallon. D'origine belge, il serait né en 1873 et aurait vécu, célibataire, à Saint-Thomas d'Aquin, au Saguenay-Lac Saint-Jean avant de venir s'établir à Manseau. Vers 1935, il demeurait dans le Petit-Montréal mais ne semble pas être resté parmi nous très longtemps.

## Chronique n° 33

Les plus anciens se souviendront peut-être d'avoir vu ou entendu parler du passage dans le ciel au-dessus de Manseau, du dirigeable anglais, le R-100. D'une longueur totale de 750 pieds (247 m) environ, le R-100 était un énorme ballon gonflé à l'hydrogène, un gaz plus léger que l'air mais hautement inflammable. Il disposait de six moteurs de 150 cv chacun lui permettant de se diriger à la manière d'un avion. Une centaine de passagers et membres d'équipage pouvaient y prendre place dans une nacelle luxueuse, spécialement aménagée sous la coque. Au moment de son passage au-dessus de Manseau, le 31 juillet 1930, à la brunante, vers 20h30, le R-100 arrivait d'Angleterre à destination de l'aéroport de Saint-Hubert. Il s'agissait de la première étape d'un voyage au Canada et aux États-Unis qui fut finalement écourté en raison de problèmes mécaniques, le R-100 perdant même une hélice au-dessus du Saint-Laurent, en survolant l'Ontario.

L'engouement pour l'aviation provoqué par le passage du R-100 allait se poursuivre en 1931 quand un M. Charland propriétaire d'un avion et ayant, à son service, un aviateur et un pilote, donne des envolées à Manseau. Il s'agissait du frère d'Émile Charland.

Au moment où la foudre s'abat sur la grange-étable, Alcide Savoie se trouve à la gare, dans un train qui doit l'emmener aux États-Unis prendre le bateau à New York, à destination de l'Europe. Selon une version, il a connaissance, de son siège du train, du coup de foudre ayant mis le feu à la grange mais sans en connaître la gravité ni les conséquences funestes, le train quittant la gare avant que l'incendie ne se déclare pour de bon. Les paratonnerres avaient pourtant fait l'objet d'une vérification un peu auparavant et tout semblait normal à ce sujet. Ce n'est qu'à New York, qu'Olivier Crochetière parvient à rejoindre Alcide Savoie pour

l'informer que la grange a été détruite. M. Crochetière agissait ainsi contre l'avis de membres de la famille qui auraient préféré voir Alcide Savoie poursuivre ce voyage dont il avait bien besoin pour se reposer. Informé de la situation, Alcide Savoie annule son voyage en Europe et rentre à Manseau. Il sera très affecté par cet incendie.

La grange-étable sera reconstruite le printemps suivant, au même endroit. François Savoie allait bientôt prendre la relève à la ferme dont les débuts remontaient à 1914 et qui avait remporté en 1927 la médaille d'or du mérite agricole au niveau provincial. D'autres cultivateurs de Manseau se mériteront aussi de semblables distinctions. Ainsi, Charles St-Pierre et Émile-Eusèbe Barbeau recevront chacun la médaille d'argent du mérite agricole pour l'année 1942 avec François Savoie. Ces cultivateurs et bien d'autres encore, viendront prouver qu'il est possible de réussir sur des terres aux sols moyens pour l'agriculture.

La Savoyarde n'est d'ailleurs pas la seule ferme modèle de Manseau. Albert Daigle possède aussi la sienne: une grande terre de 17 arpents de largeur, située dans le rang du Grand-Neuf. Ernest Champagne est son fermier dans les années 1920, il sera remplacé, vers 1930, par Henri Bussières. Cette ferme n'a pas l'ampleur de La Savoyarde mais compense par la présence d'une belle érablière où s'assemblent parents et invités le printemps pour des parties de sucre.

On compte peu d'érablières à Manseau, les sols sableux convenant plus ou moins à l'érable. Cela n'empêche pas l'un des plus anciens citoyens, arrivé vers 1904 à Manseau, maire pendant quelques années sous deux mandats, de posséder une autre érablière située loin de là, à l'autre bout du rang du Petit-Neuf. es mauvaises langues chuchotent qu'on y fait souvent bouillir autre chose que de l'eau d'érable ... Mais après tout, la «bagoce» ou alcool de fabrication domestique ou artisanale, bon marché et facilement disponible, fait partie des moeurs du temps.

### **Chronique n° 34**

La crise économique qui sévit dans les années 1930 et qui n'en finit plus, pousse parfois certains individus à prendre des risques et défier la loi. Il n'est donc pas étonnant de constater un accroissement des vols, larcins et méfaits à Manseau et sans doute ailleurs, si l'on se fie à la correspondance d'Antonio Paillé avec le Nouvelliste. Ainsi, en juillet 1931, Arthur Kirouac constate qu'il manque, à l'appel du matin, une quinzaine de poulets à son élevage de volailles. Ils sont portés disparus sans laisser de trace, envolés ... Le 14 du même mois, Émile Bergeron, le sacristain, remarque qu'un voleur s'est introduit dans l'église par une fenêtre du soubassement et a pillé les

troncs. Après les poulets et les troncs, Omer Lemay se fait «emprunter», quelques jours plus tard, l'une de ses deux voitures taxis, une Dodge 6 cylindres, qu'on retrouve finalement à Lévis. À cette époque, Eugène Turgeon est à l'emploi d'Omer Lemay comme chauffeur de taxi.

En octobre 1931, Olivier Crochetière, agissant en sa qualité de juge de paix, oblige un individu suspect à prendre l'express de Montréal non sans lui avoir confisqué, au préalable, le revolver avec lequel il aurait menacé des jeunes gens du village.

Mais la palme revient à Angèle Paris qui, la nuit du 5 novembre 1931, est réveillée par le bruit que font deux individus cherchant à s'introduire, par effraction, dans la succursale de la banque Canadienne Nationale tenue par sa mère, Dame Veuve Napoléon Paris. D'une fenêtre, elle fait feu à deux reprises avec un revolver sur les intrus qui s'enfuient en toute vitesse. Elle sera chaudement félicitée pour son courage (elle serait traînée devant les tribunaux pour ce geste, aujourd'hui!).

En novembre 1931 également, Édouard Demers, qui demeure dans le rang du Petit-Neuf, chez Lucien Sénécal aujourd'hui, est réveillé par les aboiements de son chien. Réalisant qu'il se passe quelque chose d'anormal à l'écurie, il s'y rend et prend sur le fait un individu en train de seller sa jument afin de déguerpier avec elle. Un autre individu, recherché pour des vols commis à Daveluyville et Lemieux, est arrêté à la gare de Manseau, en mars 1932. Il réussit à s'échapper, s'enfuit à pied jusque chez Napoléon Turgeon dans le rang Belgique, où il tente sans succès d'emprunter un fusil. On lui mettra la main au collet pour de bon, à cet endroit.

En juin 1932, ce sera au tour de M. et Mme Perreault, absents pour l'été, de se faire voler différents objets dans leur maison du rang d'En-Bas. Puis, une nuit de septembre 1933, Ovide Plourde se fait tuer une taure en plein champ par des voleurs qui dépècent l'animal sur place pour la viande. La même année, Henri Pérusse, du rang d'En-Haut, se fait voler, lui aussi, 17 volailles. Mais ces petits malfaiteurs ne sont pas tous foncièrement mauvais. À preuve, cet individu qui, pris de remords après s'être donné bien du mal pour subtiliser deux boîtes de beurre pesant chacune 50 livres (22,7 kg) à la beurrerie d'Omer Lecomte, rapporte le tout, dès le lendemain, sans avoir touché à rien!

### **Chronique n° 35**

Malgré la Crise qui sévit, la population de Manseau peut compter, dans les années 1930, sur plusieurs loisirs et activités pour se divertir. L'hiver, on retrouve naturellement le hockey. Le grand étang de la Petite Rivière du Chêne, à l'arrière du moulin à scie Savoie et de la propriété d'Albert Daigle, constitue une patinoire

idéale. En 1931, Adélar Jacques est responsable de la patinoire qui se trouve toujours sur la rivière, à cette époque.

Manseau compte, dans ces années-là, deux équipes: le «Manseau» et le «Derby» regroupant les joueurs suivants: Patrick Trottier, Hector et Germain Fleury, Maurice, Jean-Marie et Alfred Savoie, Gérard Morrissette, Arthem Kirouac, Philippe Denis, Wilfrid Dupont, Adrien et Eugène Turgeon, Lionel Cajolet et Hormidas Jutras. L'été, le baseball remplace le hockey et un club de croquet très actif existe aussi.

Côté loisirs, les gens de la campagne n'ont rien à envier à ceux du village. L'Union catholique des cultivateurs (UCC), dont le président local est, en 1931, Charles St-Pierre et le secrétaire, Bruno Dionne, présente chaque mois une conférence ou une causerie sur la façon d'améliorer la culture et les rendements dans les champs. Le cercle agricole organise régulièrement des concours d'élevage de bovins, de veaux, de porcs, etc.

Le bureau local du Ministère de l'Agriculture, sous la direction de Louis Baribeault, agronome, tient en plus ses propres compétitions, comme ce concours d'égouttement des sols auquel participent, en 1931, les Achille Beauchemin, Eusèbe Barbeau, Henri Cotnoir, Bruno Dionne, Charles St-Pierre, Ovide Nobert, Ludger

Lecomte, Paul-Émile Lecomte, Gilles Anctil, Pierre Lebrun, Roch Forget, Adélar (Dollard) Bergeron, Richard Dubois, Nazaire Soucy, Albéric Beaulieu et Georges Ouellet. Tous ces participants reçoivent 15 \$ chacun pour leurs bons résultats, somme non négligeable en ces temps de crise.

Il se tient aussi des parties d'euchre (sorte de jeu de cartes pouvant être joué par deux, trois ou quatre personnes) au soubassement de l'église, au profit de la Fabrique. On peut y entendre du chant, de la musique; on peut jouer aux cartes, assister à des pièces de théâtre et participer à des jeux de société. Le Cercle des Artisans Canadiens-Français de Nicolet présente, de temps à autre, au même endroit, des conférences et des expositions sur l'artisanat. Il y a également des expositions scolaires concernant la confection, la réparation, le reprisage, l'art culinaire et les conserves, réalisées par les jeunes filles de l'école sous la direction des RR. SS. de l'Assomption. Comme on peut le constater, la vie communautaire du temps est variée, active et rejoint l'ensemble de la population



La patinoire de la Petite Rivière du Chêne dans les années 1930, début 1940. Coll. Bertrand Savoie

